

## Écriture du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone : taxonomie, enjeux et défis

L'absence de discours critique sur les écritures littéraires du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone a été à l'origine de ce travail. Jusqu'ici les études littéraires ont mis l'accent sur les récits écrits par les femmes africaines sur les femmes africaines. Mon travail de recherche m'a permis de rectifier une insuffisance majeure des approches critiques actuelles de la littérature africaine. Dans ces approches le personnage féminin symbolise très souvent l'oppression féminine ou la libération de ladite oppression Sans pour autant s'intéresser aux significations inscrites sur le corps. La recherche universitaire contemporaine a fait montre d'un souci de représentation de l'expérience féminine comme moyen de remise en cause du système patriarcal et comme expression d'une quête de liberté (D'Almeida 1994). Cependant la corporéité du sujet féminin n'est pas discutée. Les figures féminines fonctionnent uniquement comme des corps abstraits. Au lieu de considérer le corps féminin comme signifiant stable de l'oppression féminine et de la résistance au patriarcat, j'estime que le corps féminin expose un ensemble de conflits existant dans les sociétés africaines post-coloniales.

À cet égard, il est nécessaire de problématiser les modes de représentation du corps féminin comme signe porteur d'idéologies sociales et politiques. Ces Idéologies sont inscrites dans les discours sur le patriarcat, le nationalisme, la violence

**Nathalie Etoke**  
Brown University,  
Rhode Island, USA

et le désir. Je défends l'idée selon laquelle les modes d'écritures du corps féminin sont également des modes de création, de performance et de transmissions idéologiques. Ce sont des processus à travers lesquels l'écrivain et le lecteur se représentent les réalités sociales.

M'inspirant également des analyses de Michel Foucault sur le corps comme lieu de pouvoir (Foucault 1975), j'ai pu observer les processus de transgression à travers lesquels le corps féminin se transforme en terrain discursif sur lequel s'affrontent des discours contradictoires sur le nationalisme, l'identité, la violence et le désir. Une telle démarche permet de voir comment le corps devient la figure médiatrice à travers laquelle plusieurs revendications sociales et politiques sont exprimées. Les romans étudiés peignent un corps féminin conflictuel tiraillé entre docilité et résistance. La plupart des récits décrivent plus un processus de libération qu'une libération définitive. Les écrivains africains créent un corps complexe dont l'itinéraire fictionnel emprunte le chemin de la subversion, de la transgression et de la négociation. Les tentatives de transformation et de remise en cause de pratiques socioculturelles qui

légitiment l'idée d'un corps docile n'aboutissent cependant pas à l'effacement romanesque dudit corps. Un coup de plume ne saurait détruire des rites, des traditions et des modes de pensée séculaires. Par conséquent, le corps féminin devient un terrain discursif sur lequel différents discours sur les pratiques sociales, les croyances et le libre-arbitre se confondent. Le corps féminin est loin d'être une entité en soi. C'est un lieu de tension, de contestation et d'affirmation. Le challenge est de lire le corps féminin comme un texte social à déchiffrer dans un contexte postcolonial marqué par la dictature, le néocolonialisme, les problèmes de genre et l'émergence de comportements sexuels naguère interdits et tabous. Au vu de ces considérations, mon travail de recherche m'a amenée à établir une taxonomie qui dévoile les dichotomies et les ambiguïtés inhérentes aux représentations littéraires du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone. Le corps médiateur, le corps résistant et le corps captif/otage sont les trois catégories majeures qui ont résulté de ma recherche. J'ai élaboré ces catégories non pas dans l'optique de fournir une explication définitive et unique des représentations littéraires du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone, mais pour souligner la nécessité d'un examen critique. Les catégories mentionnées précédemment sont pertinentes au niveau théorique parce qu'elles s'entrechevauchent constamment. Elles me servent de dispositifs analytiques. Essayer de dé-

finir le corps féminin devient par conséquent une entreprise herméneutique qui a pour but de comprendre la lutte pour le changement à l'intérieur des limitations sociales, culturelles et politiques.

Dans *La petite peule* (2000), Mariama Barry révèle comment le corps féminin fonctionne comme un médiateur qui permet de trouver un compromis entre le besoin de liberté et les mécanismes socioculturels qui régulent la vie de l'individu. Nous avons constaté que l'écriture du corps souffrant est une écriture étouffée dans la mesure où Mariama Barry n'arrive pas à échapper aux modes de penser traditionnels qui répriment toute manifestation affective. Le tabou qui entoure la pratique sociale de l'excision est levé. Mais la peine subit par la petite fille est passée sous silence. La romancière guinéenne n'enfreint pas totalement la loi. L'affrontement entre la victime et ses oppresseurs est décrit en détails. Le jeune personnage féminin tente de se libérer en se réappropriant un corps que sa communauté veut posséder. La résistance dont fait montre ce personnage est symptomatique de l'aspiration de l'individu à la liberté. Cependant, la communauté exécute l'acte de mutilation sexuelle. La description de celle-ci est d'une brièveté déconcertante : « Je perçus entre mes jambes le contact glacial de quelque chose de tranchant. Sur le coup je n'ai pas réalisé la douleur » (13), « je ne voulais plus penser à mon mal » (15). Le couteau ou la lame de rasoir, qui coupent le clitoris ne sont pas nommément cités. L'accent est mis sur la tentative de résister et d'oublier. L'écriture de l'oubli témoigne du travail constant d'une mémoire marquée par des traumatismes psychologiques. Le souvenir du refus de soumission reflète la répression du souvenir de l'acte de mutilation en lui-même. Cette dynamique mémorielle oppositionnelle est révélatrice d'une médiation. Le langage qui décrit le corps féminin médiateur réduit la souffrance au silence à cause du système d'éducation traditionnel : « vous devez étouffer vos cris, maîtriser votre corps » (17). Il exprime aussi un désir de liberté à travers la description de l'effort de résistance : « Je me redressai [...] Je voulais rentrer chez moi. Mais je fus rattrapée [...] Je me débattis comme un diable » (13). Barry négocie un espace littéraire dans lequel il est possible de dire une expérience individuel traumatisante lorsqu'on appartient à une société dans laquelle la mutilation sexuelle féminine est avant tout vécue comme une pratique culturelle communautaire participant au maintien des

valeurs traditionnelles et à la cohésion sociale.

La mutilation sexuelle féminine n'est malheureusement pas la seule violence à laquelle les femmes sont confrontées. Le viol en est une autre. *C'est le soleil qui m'a brûlée* (1987) de Calixthe Beyala offre une représentation du corps violé dans une optique militante. Ce roman raconte les tribulations d'Ateba, une jeune femme dont la vie oscille entre pauvreté, violence et solitude. L'auteur camerounais témoigne de l'importance stratégique de la sexualité dans les sociétés africaines contemporaines. Sous sa plume, le viol devient emblématique de la relation sociale inégalitaire existante entre l'homme et la femme. Dans un ouvrage intitulé *Sexual politics*, Kate Millet explique comment la relation sexuelle peut être lue comme un acte politique :

The term «politics» shall refer to power-structured relationships, arrangements whereby one group of person is controlled by another [...] sex is a status category with political implications. (23-24)

Dans le roman de Beyala, l'écriture d'un acte sexuel coercitif rend en effet possible une textualisation de l'équation entre rapport sexuel et rapport social, oppression sexuelle et oppression sociale. Les différentes positions imposées à Ateba durant l'acte de fellation : à genoux/ en dessous de l'homme, sont autant d'éléments descriptifs qui opèrent une analogie entre la condition de la femme humiliée dans le cadre de la relation sexuelle et son infériorité sur le plan social : « rape is thus a political act rather than a sexual one, because the goal is to enforce men's power over women. Rape is about Power and Domination » (Baumeister & Tice 2001 : 163). La tentative de viol que subit Ateba symbolise de la violence séculaire exercée par les hommes sur les femmes : « La tête dans les odeurs de l'homme, la bouche contre son sexe [...] Et si elle arrêtait le cours de l'histoire en arrachant son sexe à coup de dents ? » (46). Le sujet féminin est aphone. Sa bouche envahie par le sexe masculin est symbolique d'un ordre social phallique. L'acte de castration est la seule solution. Il exprime une tentative de résistance à la réification du corps féminin et au patriarcat. La violence initiale subie par la femme se transforme en force libératrice quand elle exerce sa capacité à agir. L'étude de ce roman, montre la possibilité d'une rébellion et d'une libération de la femme violée à travers le meurtre

de son assaillant. Le corps résistant se défend et inverse le rapport de force. Sous la plume de Beyala, l'hétérosexualité est oppressive. Cependant, les relations sexuelles entre femmes ne sont pas ouvertement abordées. Le corps féminin résiste au viol sans pour autant se libérer de l'hétérosexualité obligatoire qu'il essaie de remettre en cause.

Beyala et Barry sont deux femmes dont les écrits sur le corps féminin explorent la signification de la féminité. Elles fournissent également une compréhension poussée des pratiques et des dynamiques postcoloniales liées aux questions de genre. Contrairement à ses collègues femmes, Sony Labou Tansi se sert du corps féminin dans une optique de guerre nationaliste. Dans son roman *La vie et demie*, le corps féminin est uniquement décrit comme un corps machine de guerre qui a pour mission d'aider à la réalisation des objectifs révolutionnaires. Chaïdana a pour mission principale d'éliminer la dictature de la Katalamanasie en ayant des rapports sexuels avec les membres corrompus de celle-ci auxquels elle fait au préalable boire du champagne empoisonné. Le corps de Chaïdana est une arme fatale garantissant une révolution réussie. L'extrême réification du corps de la femme aboutit à son effacement en tant que sujet. Elle devient femme-objet. Sa socialité ontologique est sexualisée. Sa subjectivité niée. En renversant la dictature, elle promeut un idéal de liberté et de justice. En raison du caractère controversé de la représentation de Chaïdana, on est en droit de se demander si la mise en scène d'une prise en charge par la femme du destin collectif aux dépens de son destin personnel n'est pas une forme de négation de l'individualité féminine. Au-delà du discours apparent qui fustige un État corrompu et tyrannique, se cache un autre discours qui définit l'identité féminine uniquement à travers les idées de sexualité et de lubricité. L'écrivain congolais réussit sa critique de l'échec postcolonial. Cependant, la réalité du vécu de la femme africaine n'est jamais évoquée. Le genre de Chaïdana importe uniquement quand elle accomplit son « terrorisme sexuel » (Ananissoh 1997 : 18). Je m'inscris contre une telle perspective. Chanter les louanges de la femme guerrière n'est pas suffisant. On devrait s'interroger sur l'utilisation littéraire de la sexualité féminine : « we must guard against a simple celebration of female militancy or political participation, because the key question is for what purpose it is used. The question becomes especially urgent in postcolonial

societies » (Loomba 1998 : 226). Les implications idéologiques du corps féminin dans le roman de Labou Tansi sont conflictuelles. Le corps féminin est arme sexuelle et catalyseur de changement politique. De la même façon, il est aussi prisonnier d'un ensemble de stéréotypes qui définissent les femmes par leur sexualité. La subjectivité féminine est totalement effacée. La condition sociale du sujet féminin postcolonial est totalement inexistante. La représentation du corps féminin que propose Labou Tansi est problématique. En fonction de votre position idéologique, vous pouvez lire *La vie et demie* comme une œuvre puissante et originale qui encourage la fin des dictatures postcoloniales ou comme un texte misogyne qui promeut la réification de la sexualité féminine.

*Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Beti traite également de la question du destin national mais dans une optique différente. L'écrivain camerounais raconte l'histoire tragique d'une jeune femme nommée Perpétue. Sa vie qui est à l'image de la situation délicate dans laquelle se trouve l'Afrique aux lendemains des indépendances. Personnage principal de l'œuvre de Beti, Perpétue est morte au début du roman. Son frère Essola est le narrateur du récit. Après avoir passé quelques années en prison pour cause d'activités politiques subversives, il mène une enquête sur les circonstances de la mort de sa sœur. Perpétue devient une figure allégorique de l'échec de l'État postcolonial. En essayant de comprendre ce qui est arrivé à sa sœur, Essola découvre plutôt ce qui est advenu du Cameroun nouvellement indépendant : corruption, néocolonialisme et duperie. Perpétue, une jeune étudiante brillante a été contrainte d'épouser un homme violent. Elle meurt enceinte. Son frère était membre de l'UPC. Um Nyobe le chef de ce parti communiste a été assassiné au cours de la lutte nationaliste. Contrairement à la Chaidana de Sony Labou Tansi, Perpétue n'est pas une amazone. Dans le roman de Beti, Perpétue incarne la quête de liberté des Camerounais. Mongo Beti établit une filiation entre Perpétue (le personnage féminin) et Ruben Um Nyobe (la figure historique). La représentation du corps féminin est enracinée dans la débâcle du mouvement nationaliste. La mise en vente du corps féminin à travers la coutume de la dot, la mort de Perpétue et de l'enfant qu'elle porte en son sein, sont un reflet du malaise postcolonial. Beti se sert du corps féminin comme moyen d'expression

de l'échec de l'État postcolonial et de l'incapacité de celui-ci de pourvoir démocratie, progrès, justice et État providence à ses citoyens. La tragédie individuelle de Perpétue devient la tragédie collective du peuple camerounais. La décennie qui s'écoule entre l'assassinat d'Um Nyobe, l'indépendance du Cameroun et la mort de Perpétue est un repère temporel essentiel à la compréhension du récit. Elle permet une analyse sociopolitique qui a pour point de départ la destruction de l'idéal social incarné par Ruben et pour point d'arrivée la disparition de Perpétue et de son nouveau-né. Cette double mort représente l'état de désespoir dans lequel se trouve le Cameroun nouvellement indépendant. En l'absence de son héros national, il est condamné à échouer. La promesse d'un futur meilleur est désormais incertaine. Perpétue et Ruben sont un couple inséparable : « nous vengerons Ruben, nous vengerons Perpétue » (83) dit l'un des personnages. Le discours nationaliste se développe à travers une rhétorique communautaire qui réunit le héros historique et l'héroïne romanesque. Face aux défis auxquels le Cameroun est confronté, ils ne font plus qu'un. Le corps féminin et le révolutionnaire, tous les deux disparus sont présents *in absentia*. La mort de Perpétue et l'échec de la maternité symbolisent la situation postcoloniale. La maternité avortée est à l'image de la révolution avortée. Dans le récit de Beti, le corps féminin est un corps médiateur à travers lequel, l'écrivain éprouve de la tristesse, exprime son mécontentement, son désenchantement et sa mélancolie. Il (le corps médiateur) devient un dispositif narratif pratique qui examine la situation compliquée à laquelle le Cameroun postcolonial est confronté. Mais ce même corps peut aussi être lu comme étant inexistant. L'histoire de Perpétue n'est pas la sienne mais celle du Cameroun nouvellement indépendant. Florence Stratton souligne avec justesse :

Women's oppression in text [...] is used as a paradigm for the fate of Africa since colonialism. This fact raises the question whether the interest of these writers really lies in exposing the injustices done to women, for they seem to have been attracted primarily by metaphorical potential of the situation of women. (Stratton 1990 :124)

J'estime que les critiques littéraires qui s'intéressent uniquement au politique devraient prêter attention aux questions de

genre en remettant en cause les utilisations allégoriques et métaphoriques du corps féminin dans la littérature africaine. Notre devoir ne consiste pas à dire aux écrivains comment écrire. Cependant, nous pouvons contribuer à une meilleure compréhension de la femme comme figure littéraire en réexaminant les situations narratives dans lesquelles les politiques de représentation du corps féminin sont caractérisées par des stéréotypes (maternité et sexualité). Ce qui nous intéresse c'est la manière dont les idées sur le genre et la sexualité façonnent les rôles sociaux et les identités.

La taxinomie précédemment mentionnée – corps médiateur, corps résistant, corps captif/otage- est efficace dans la mesure où il permet de démêler les complexités de l'implication du corps féminin dans les discours sur l'identité, la violence et le nationalisme. On se doit également d'aborder le discours sur le désir. Le désir lesbien en particulier en raison de la controverse qu'il engendre dans le contexte africain. Le corpus critique actuel est presque entièrement silencieux sur ce sujet. Selon Makuchi Nfah-Abbenyi :

most African literary critics are not concerned with lesbian or gay issues because this topic is very sensitive and often controversial, or because they view other issues as more pressing. Or, they fall back on the excuse that homosexuality is shunned or repressed by their culture and thought by many not to exist. (Makuchi Nfah-Abbenyi 1997 : 30)

À cet égard, l'homosexualité féminine devient une catégorie d'analyse cruciale. L'étude du corps lesbien remet en cause le tabou qui entoure cette pratique sexuelle tout en examinant les différents modes de construction et de perception de l'expérience sexuelle. Les sociétés africaines sont hétérosexuelles et s'opposent à l'homosexualité. Si on se réfère au rapport publié par The International Lesbian and Gay Association publiée en 2000 :

The silence from LGBT people in Africa is deafening. It indicates that LGBT people are being silenced by cultural constraint and government restriction. Many African countries outlaw homosexuality outright, while others, though not mentioning it specifically criminalize the lives of LGBT people through cultural convention (Sha'ria laws in Islamic countries). (2000)

Produire un discours lesbien dans un environnement si hostile est une aventure périlleuse. Confrontés à cette situation critique, les écrivains sont obligés de trouver une voix narrative qui exprimera un désir interdit tout en reconnaissant la nature obligatoire de l'hétérosexualité. L'homosexualité féminine n'est jamais ouvertement abordée. Elle fonctionne comme un leurre narratif. L'étude du corps lesbien, oblige à s'interroger sur les contradictions intrinsèques de l'écriture du désir lesbien par les femmes africaines dans une société à prédominance hétérosexuelle. Ces contradictions apparaissent à travers la représentation d'un corps féminin discursif qui oscille entre rupture et conformisme. L'approche de l'érotisme lesbien de Beyala et Barry est enracinée dans l'interdit social qu'elles essaient d'éviter. Dans *La petite peule* (2000), Mariama Barry aborde la sexualité de façon très timide. Lorsqu'elle ose parler du rapport hétérosexuel, elle dit : « c'était une corvée que de faire l'amour » (254). Jamais le texte ne décrit une scène d'amour entre homme et femme. La question du désir féminin intervient uniquement lorsque la petite fille se surprend à observer des femmes nues se baignant dans une rivière. La narration de la baignade de ces femmes devient une scène érotique. La petite fille s'attarde sur une série de détails descriptifs qui mettent en relief la beauté enivrante des corps féminins qu'elle observe. L'exploration chimérique du lesbianisme apparaît également dans des extraits qui expriment le pouvoir de séduction de la femme aussi bien que l'impossibilité de vivre pleinement la relation homosexuelle. Ces extraits offrent une représentation du désir lesbien comme fantasme. Il y a deux niveaux de narration. D'une part, le compte-rendu d'un spectacle surprenant auquel assiste la jeune fille et de l'autre la représentation imaginaire marquée par l'intériorisation de sensations qu'elle pourrait éprouver si jamais elle parvenait à faire l'expérience d'une sexualité interdite. Bien qu'elle ne décrive pas en tant que telle l'attraction physique entre femmes, Calixthe Beyala aborde également la question lesbienne dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Contrairement à Barry, elle ne se sert pas du fantasme comme dispositif ou leurre narratif. Elle a une approche subtile de l'homosexualité féminine qui est symptomatique des écritures timides du désir lesbien par les écrivaines africaines. Elle met sur pied une intrigue ambivalente qui a pour effet de brouiller l'opposition entre hétéro-

sexualité et homosexualité féminine. Ateba, le personnage principal, emploie le mot *femme* dans une acception générique et absolue. La « Femme » devient cet autre indispensable à son existence, le paramètre essentiel à son bien être, celle qui donne du sens à sa vie. Elle est également décrite comme étant une déité. C'est un geste stratégique qui permet à Beyala de mentionner un désir lesbien à l'intérieur d'une société hétérosexuelle. Vers la fin de l'histoire, cette déesse abstraite se transforme en objet de désir. Après avoir tué l'homme qui essayait de la violer, Ateba a des hallucinations. Dans son délire, l'homme à qui elle a ôté la vie devient Irène, sa meilleure amie. La métamorphose aboutit à une scène d'amour paisible. Paradoxalement, la quête d'un amour lesbien se réalise à travers le sexe opposé. Il y a une confusion des genres masculin et féminin à travers une écriture « queer », qui déstabilise la notion de sexualité normative et de genre. Le désir lesbien se réalise par l'intermédiaire d'un homme mort qui devient Irène, la meilleure amie d'Ateba. Cette métamorphose de l'homme en femme Le texte produit un brouillage référentiel qui empêche d'étiqueter son héroïne de manière définitive même si un ensemble d'indices pourraient permettre une lecture lesbienne.

Dans la littérature de l'Afrique francophone au sud du Sahara, le corps lesbien navigue constamment entre les trois catégories : corps résistant, corps captif/otage, corps médiateur. Beyala et Barry n'utilisent pas le texte littéraire comme moyen d'expression d'un érotisme vrai. Érotisme qui selon Audre Lorde (1984) cesse d'être négation de soi pour devenir affirmation de soi. Les approches littéraires de ces deux romancières sont toujours en lutte contre les tabous et les préjugés sociaux. Parlant de la présence du schème narratif de l'homosexualité féminine, Odile Cazenave dit : « l'écriture femme viendra à inclure progressivement et à traiter ouvertement cette dimension de l'expérience amoureuse » (Cazenave 996 : 203). Jusqu'ici les écritures féminines africaines du désir lesbien n'ont pas réalisé les prédictions de Cazenave. En dépit de leur dimension transgressive, elles sont néanmoins conformes à l'idéologie hétérosexuelle dominante. Le tabou du dire sur les inclinations/fantasmes homosexuels sont levés. Celui du faire demeure. La narration explicite de l'acte sexuel entre deux femmes est évitée voire totalement inexistante. Dans de telles circonstances, dire ce

n'est pas faire. La subjectivité érotique de la femme est un lieu de tension entre l'écriture d'un désir lesbien existant et l'intériorisation d'un impératif social hétérosexuel. D'où l'omniprésence d'une approche onirique de l'homosexualité féminine qui souligne l'idée de non-réalisation d'une sexualité prohibée. Les écrivaines africaines francophones sont tiraillées entre le désir d'exprimer leurs inclinations homosexuelles et l'obéissance collective obligatoire à la loi hétérosexuelle dominante. Cette situation antagoniste se manifeste à travers des subterfuges narratifs et des stratagèmes qui donnent naissance à un espace textuel dans lequel le tabou de l'homosexualité féminine et l'affirmation d'un désir lesbien peuvent exister.

Comme nous l'avons précédemment mentionné, notre objectif n'est pas de définir le corps féminin comme corps médiateur, corps résistant ou corps captif. Une telle approche nie la polysémie dualiste qui caractérise les écritures africaines du corps féminin. L'implication du corps féminin dans les discours sur le nationalisme, la violence, l'identité et le désir témoigne d'un dualisme inhérent opposant collectivité et individu. Cependant, ce manichéisme apparent n'est point absolu. Les catégories précédemment mentionnées ne sont pas strictement délimitées. Elles ne s'affrontent pas nécessairement. Elles s'interpénètrent et nous permettent de comprendre les enjeux des représentations littéraires du corps féminin. Afin d'éviter une impasse analytique qui figerait le texte dans un système d'opposition binaire, je propose de passer de l'idée de polysémie dualiste du corps féminin à celle de dissémination du corps féminin. M'inspirant de Jacques Derrida (1972), je soutiens que la dissémination du corps féminin se réalise à travers l'écart existant entre l'intentionnalité du texte et la tension narrative qui caractérise ledit texte. Le sujet écrivant met en place un projet littéraire qui se retrouve modifié par les discours sociaux qu'il/qu'elle cherche pourtant à remettre en cause. Par conséquent, l'intérêt majeur des œuvres analysées réside non pas dans ce qu'elles décrivent, prônent ou dénoncent mais dans les zones d'ombre et les contradictions qui découlent d'une situation dialogique : le texte écrit rencontre des discours sociaux préexistants. Cette relation interdiscursive se révèle à travers des fissures et des antagonismes qui aboutissent à des transformations internes/intratextuelles qui donne naissance à un corps féminin éva-

sif. Cette évanescence est plus un défi qu'un échec. Les écritures africaines du corps féminin sont complexes. Elles témoignent d'un désir de rupture et de transformation aux prises avec les limites sociales, politiques et culturelles.

## Bibliographie

- Ananissoh, Theo, 1997, *Le serpent d'enfer, le roman africain et l'idée de la communauté politique, l'Exemple de Sony Labou Tansi*, Édition Haho.
- Barry, Mariama, 2000, *La petite peule*, Paris: Mazarine.
- Baumeister, Roy F, & Dianne M.Tice, 2001, *The social dimension of sex*, Boston : Allyn and Bacon.
- Beti Mongo, 1974, *Perpétue et l'habitude du malheur*. Paris: Buchet-Chastel.
- Beyala, Calixthe, 1987, *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris: Stock.
- Cazenave, Odile, 1996, *Femmes rebelles : Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris : Harmattan.
- D'Almeida, Irène Assiba, 1994, *Francophone women writers, destroying the emptiness of silence*, Gainesville : UP of Florida.
- Derrida, Jacques, 1972, *Positions*, Paris: Les Éditions de Minuit.
- Foucault, Michel, 1975, *Surveiller et Punir*, Paris: Gallimard.
- Labou Tansi Sony, 1979, *La vie et demie*, Paris: Seuil.
- Loomba, Ania, 1998, *Colonialism/postcolonialism*, Florence : KT: Routledge.
- Lorde, Audre, 1984, *Sister outsider: Essays and speeches*. Trumansburg, NY: Crossing Press Feminist Series.
- Makuchi Nfah-Abbenyi, Juliana, 1997, *Gender in African women's writing, identity, sexuality and difference*, Indiana UP.
- Millet, Kate, 1990, *Sexual Politics*, New York: Touchstone.
- Stratton, Florence, 1990, « Periodic Embodiment: A Ubiquitous Trope in African Men's Writing », *Research in African Literature* Vol 21: 111-125.
- The International Lesbian and Gay Association, « World Legal Survey » 2006, <[http://www.ilga.info/Information/Legal\\_survey/africa/1world\\_legal\\_survey-africa.htm](http://www.ilga.info/Information/Legal_survey/africa/1world_legal_survey-africa.htm)>